

MARIVAUX.

PORTRAIT D'UN HOMME SUFFISANT.

Damis est étonné de la noblesse de sa figure, et compte sur un égal étonnement dans les autres. Je le vis au sortir de l'Opéra. Il étoit vain, mais très-sérieusement vain, et comme chargé de l'obligation de l'être : je l'interprétois. « Quand on est fait comme je suis, pensoit-il apparemment, on laisse agir à l'aise le sentiment qu'on a de ses avantages, en marchant superbement. Moi, je vais mon pas, ma figure est un fardeau de grâces nobles, imposantes, et qui demande tout le recueillement de celui qui la porte. Qu'en dites-vous, hommes étonnés? qui de vous songe à faire quelque chicane à ce maintien? qui de vous n'avouera pas qu'il me sied bien de me rendre justice? n'est-il pas vrai que je vous surprends, et que la critique est muette à mon aspect? Gare; reculez-vous, vous empêchez le jeu de mon mouvement, vous ne voyez mon geste qu'à demi. Place au phénomène de la nature : humiliez-vous, figures médiocres ou belles; car c'est tout un, et vous êtes toutes au même rang, auprès de la mienne. » Je ne dis pas que Damis pensa très-distinctement tout ce que je lui fais penser, mais tout cela étoit dans sa tête, et je ne fais que débrouiller le chaos de ses idées. J'expose en détail ce qu'il sent en gros; et voilà pour ainsi dire la monnaie de sa pièce.

LE FAUX SINCÈRE.

Il dit ce qu'il pense de tout le monde, il n'en veut à personne, ce n'est pas par malice qu'il est sincère, c'est qu'il a mis son affection à se distinguer par là. Si pour paroître franc il falloit mentir, il mentiroit; c'est un homme qui vous demanderoit volontiers, non pas : M'estimez-vous? mais : Êtes-vous étonné de moi? Son but n'est pas de persuader qu'il vaut mieux que les autres, mais qu'il est autrement fait qu'eux; qu'il ne ressemble qu'à lui. Ordinairement vous fâchez les autres en leur disant leurs défauts; vous le chatouillez, lui, vous le comblez d'aise en lui disant les siens, parce que vous lui procurez le rare honneur d'en convenir; aussi personne ne dit-il autant de mal de lui que lui-même; il en dit plus qu'il n'en fait.

A son compte, il est si imprudent, il a si peu de capacité, il est si borné, quelquefois si imbécile! Je l'ai entendu s'accuser d'être avare, lui qui est libéral; sur quoi on lève les épaules, et il triomphe. Il est connu partout pour homme de cœur, et je ne désespère pas que quelque jour il ne dise qu'il est poltron, car plus les médisances qu'il fait de lui sont grosses, et plus il a de goût à les faire, à cause du caractère original que cela lui donne. Voulez-vous qu'il parle de vous en de meilleurs termes que de son ami? Brouillez-vous avec lui, la recette est sûre; vanter son ami, cela est trop peuple; mais louer son ennemi, le porter aux nues, voilà le beau.

L'autre jour, un homme contre qui il avoit un procès presque sûr yint lui dire : « Tenez, ne plaidons plus, jugez-moi, je vous prends pour arbitre, je m'y engage. » Là-dessus, voilà mon homme qui s'allume de la vanité d'être extraordinaire, le voilà qui pèse, qui prononce gravement contre lui, et qui perd son procès pour gagner la réputation de s'être condamné lui-même.

MARMONTEL.

L'ILLUSION DANS LES ARTS.

Quand par une ressemblance parfaite, il serait possible de faire une pleine illusion, l'art devrait l'éviter, comme la sculpture l'évite en ne colorant pas le marbre, de peur de le rendre effrayant.

Il y a tel spectacle dont l'illusion tempérée est agréable, et dont l'illusion pleine serait révoltante ou péniblement douloureuse. Combien de personnes soutiennent le meurtre de Camille ou de Zaïre, et les convulsions d'Inès empoisonnée, qui n'auraient pas la force de soutenir la vue d'une querelle sanglante ou d'une simple agonie ? Il est donc hors de doute que le plaisir du spectacle tragique tient à cette réflexion tacite et confuse, qui nous avertit que ce n'est qu'une feinte, et qui par là modère l'impression de la terreur et de la pitié.

Je sais bien que l'échafaud est la tragédie de la populace, et que des nations entières se sont amusées de combats de gladiateurs ; mais cet exercice de la sensibilité serait trop violent pour des âmes qu'une société douce et voluptueuse amollit, et qui demandent des plaisirs délicats comme leurs organes.

Ce ne sera que lorsque l'habitude de ces plaisirs en aura émoussé le goût et que les âmes seront blasées, qu'on sera obligé d'employer, comme des liqueurs fortes, des moyens violents de réveiller en elles une sensibilité presque éteinte ; et c'est peut-être ainsi que, par la continuité des jouissances et la satiété qui les suit, un peuple poli se déprave et retourne à la barbarie.

Quoi qu'il en soit, il y a deux choses à distinguer dans l'imitation tragique, la vérité absolue de l'exemple, et la ressemblance imparfaite de l'imitation. Orosmane, dans la fureur de sa jalousie, tue

Zaïre, et l'instant d'après se tue lui-même de désespoir : voilà l'illusion qui ne doit pas être complète.

Un amour jaloux et furieux peut rendre féroce et barbare un homme naturellement bon, sensible et généreux : voilà la vérité dont rien ne nous détrompe, et dont l'impression nous reste, lors même que l'illusion a cessé.

Dans le comique, rien ne répugne à une pleine illusion ; et l'impression du ridicule n'a pas besoin d'être tempérée comme celle du pathétique. Mais si dans le comique même l'illusion était complète, le spectateur, croyant voir la nature, oublierait l'art, et serait privé, par la force de l'illusion, de l'un des plaisirs du spectacle. Ceci est commun à tous les genres.

Le plaisir d'être ému de crainte et de pitié sur les malheurs de ses semblables, le plaisir de rire aux dépens des faiblesses et des ridicules d'autrui, ne sont pas les seuls que nous cause la scène : celui de voir à quel degré de force et de vérité peuvent aller le génie et l'art, celui d'admirer dans le tableau la supériorité de la peinture sur le modèle, serait perdu si l'illusion était complète : et voilà pourquoi, dans l'imitation même du récit, les accessoires qui altèrent la vérité, comme la mesure des vers et le mélange du merveilleux, rendent l'illusion plus douce ; car nous aurions bien moins de plaisir à prendre un beau poëme pour une histoire, qu'à nous souvenir confusément que c'est une création du génie.

Pour mieux m'entendre, imaginez une perspective si parfaitement peinte, que de loin elle vous semble être réellement, ou un morceau d'architecture, ou un paysage éloigné : tout l'agrément de l'art sera perdu pour vous dans ce moment, et vous n'en jouirez que lorsqu'en l'approchant, vous vous apercevrez que le pinceau vous en impose. Il en est de même de toute espèce d'imitation : on veut jouir en même temps et de la nature et de l'art ; on veut donc bien s'apercevoir que l'art se mêle avec la nature. Dans le comique même, il ne faut donc pas croire que la vérité de l'imitation en soit le mérite exclusif, et que le meilleur peintre de la nature soit le plus fidèle copiste : car si l'imitation était une parfaite ressemblance, il faudrait l'altérer exprès en quelque chose, afin de laisser à l'âme le sentiment confus de son erreur, et le plaisir secret de voir avec quelle adresse on la trompe. Il est pourtant vrai qu'on a

plus à craindre de s'éloigner de la nature, que d'en approcher de trop près; mais entre la servitude et la licence, il y a une liberté sage, et cette liberté consiste à se permettre de choisir et d'embellir en imitant; c'est ce qu'a fait Molière aussi bien que Racine. Ni le *Misanthrope*, ni l'*Avare*, ni le *Tartuffe* ne sont de serviles copies: dans les détails comme dans l'ensemble, dans les caractères comme dans l'intrigue, ce sont des compositions plus achevées qu'on n'en peut voir dans la nature: la perfection y décèle l'art, et l'on perdrait à ne pas l'y voir; pour en jouir, il faut qu'on l'aperçoive.

UNE FAMILLE PATRIARCALE.

J'étais l'aîné d'un grand nombre d'enfants: mon père, un peu rigide, mais bon par excellence sous un air de rudesse et de sévérité, aimait sa femme avec idolâtrie; il avait bien raison. La plus digne des femmes, la plus intéressante, la plus aimable dans son état, c'était ma tendre mère. Je n'ai jamais conçu comment, avec la simple éducation de notre petit couvent de Bort, elle s'était donnée et tant d'agrément dans l'esprit, et tant d'élévation dans l'âme, et singulièrement, dans le langage et dans le style, ce sentiment des convenances si juste, si délicat, si fin, qui semblait être en elle le pur instinct du goût....

Mon père avait pour elle autant de vénération que d'amour. Il ne lui reprochait que son faible pour moi, et ce faible avait une excuse: j'étais le seul de ses enfants qu'elle avait nourri de son lait; sa trop faible santé ne lui avait plus permis de remplir un devoir si doux. Sa mère ne m'aimait pas moins; je crois la voir encore cette bonne petite vieille: le charmant naturel! la douce et riante gaieté! Économe de la maison, elle présidait au ménage, et nous donnait à tous l'exemple de la tendresse filiale, car elle avait aussi sa mère, et la mère de son mari, dont elle avait le plus grand soin. Je date d'un peu loin en parlant de mes bisaïeules; mais je me souviens bien qu'à l'âge de quatre-vingts ans elles vivaient encore, buvant

au coin du feu le petit coup de vin, et se rappelant le vieux temps, dont elles nous faisaient des contes merveilleux.

Ajoutez au ménage trois sœurs de mon aïeule, et la sœur de ma mère, cette tante qui m'est restée; c'était au milieu de ces femmes et d'un essaim d'enfants que mon père se trouvait seul: avec très-peu de bien, tout cela subsistait. L'ordre, l'économie, le travail, un petit commerce, et surtout la frugalité, nous entretenaient dans l'aisance. Le petit jardin produisait presque assez de légumes pour les besoins de la maison, l'enclos nous donnait des fruits, et nos coings, nos pommes, nos poires, confits au miel de nos abeilles, étaient durant l'hiver, pour les enfants et pour les bonnes vieilles, les déjeuners les plus exquis. Le troupeau de la bergerie de Saint-Thomas habitait de sa laine tantôt les femmes et tantôt les enfants; mes tantes la filaient; elles filaient aussi le chanvre du champ qui nous donnait du linge; et les soirées, où, à la lueur d'une lampe qu'alimentait l'huile de nos noyers, la jeunesse du voisinage venait teiller avec nous ce beau chanvre, formaient un tableau ravissant. La récolte des grains de la petite métairie assurait notre subsistance; la cire et le miel des abeilles, que l'une de mes tantes cultivait avec soin, étaient un revenu qui coûtait peu de frais; l'huile exprimée de nos noix encore fraîches, avait une saveur, une odeur que nous préférions au goût et au parfum de celle de l'olive. Nos galettes de sarrasin, humectées, toutes brûlantes, de ce bon beurre du Mont-d'Or, étaient pour nous le plus friand régal. Je ne sais pas quel mets nous eût paru meilleur que nos raves et nos châtaignes; et en hiver, lorsque ces belles raves grillaient le soir à l'entour du foyer, ou que nous entendions bouillonner l'eau du vase où cuisaient ces châtaignes si savoureuses et si douces, le cœur nous palpait de joie. Je me souviens aussi du parfum qu'exhalait un beau coing rôti sous la cendre, et du plaisir qu'avait notre grand-mère à le partager entre nous. La plus sobre des femmes nous rendait tous gourmands.

MASSILLON.

LA MÉDISANCE.

Si ces médisances, que vous appelez légères, sont très-criminelles dans leurs motifs et dans leurs circonstances, elles le sont encore plus dans leurs suites. Je dis leurs suites, toujours irréparables, mes frères. Vous pouvez expier le crime de la volupté par la mortification et la pénitence; le crime de la haine par l'amour de votre ennemi; le crime de l'ambition, en renonçant aux honneurs et aux pompes du siècle; le crime de l'injustice, en restituant ce que vous avez ravi à vos frères; le crime même de l'impiété et du libertinage, par un respect religieux et public pour le culte de vos pères; mais le crime de la détraction, par quel remède, quelle vertu, peut-il se réparer? Vous n'avez révélé qu'à un seul les vices de votre frère; je le veux; mais ce confident infortuné en aura bientôt à son tour plusieurs autres, qui, de leur côté, ne regardant plus comme un secret ce qu'ils viennent d'apprendre, en instruiront les premiers venus : chacun en les redisant y ajoutera de nouvelles circonstances; chacun y mettra quelque trait envenimé de sa façon; à mesure qu'on les publiera, ils croîtront, ils grossiront : semblable, dit saint Jacques, à une étincelle de feu qui, portée en différents lieux par un vent impétueux, embrase les forêts et les campagnes; telle est la destinée de la détraction. Ce que vous avez dit en secret n'étoit rien d'abord, et périssoit étouffé et enseveli sous la cendre; mais ce feu ne couve que pour se rallumer avec plus de fureur; mais ce rien va emprunter de la réalité en passant par différentes bouches : chacun y ajoutera ce que sa passion, son intérêt, le caractère de son esprit et de sa malignité, lui représentera comme vraisemblable; la source sera presque imperceptible; mais grossie

dans sa course par mille ruisseaux étrangers, le torrent qui s'en formera inondera la cour, la ville et la province; et ce qui n'étoit d'abord dans son origine qu'une plaisanterie secrète et imprudente, qu'une simple réflexion, qu'une conjecture maligne, deviendra une affaire sérieuse, un décri formel et public, le sujet de tous les entretiens, une flétrissure éternelle pour votre frère. Et alors réparez, si vous pouvez, cette injustice et ce scandale; rendez à votre frère l'honneur que vous lui avez ravi. Irez-vous vous opposer au déchaînement public, et chanter tout seul ses louanges? mais on vous prendra pour un nouveau venu, qui ignorez ce qui se passe dans le monde; et vos louanges venues trop tard ne serviront qu'à lui attirer de nouvelles satires. Or, que de crimes dans un seul! les péchés de tout un peuple deviennent les vôtres : vous médisez par toutes les bouches de vos citoyens : vous êtes encore coupable du crime de ceux qui les écoutent. Quelle pénitence peut expier des maux auxquels elle ne sauroit plus remédier? et vos larmes pourront-elles effacer ce qui ne s'effacera jamais de la mémoire des hommes? Encore si le scandale finissoit avec vous, votre mort en le finissant pourroit en être devant Dieu l'expiation et le remède. Mais c'est un scandale qui vous survivra; les histoires scandaleuses des cours ne meurent jamais avec leurs héros : des écrivains lascifs ont fait passer jusqu'à nous les satires, les dérèglements des cours qui nous ont précédés; et il se trouvera parmi nous des auteurs licencieux qui instruiront les âges à venir des bruits publics, des événements scandaleux et des vices de la nôtre.

MAUPERTUIS.

CONTEMPLATIONS.

Celui qui dans une belle nuit regarde le ciel, ne peut sans admiration contempler ce magnifique spectacle. Mais si ses yeux sont éblouis par mille étoiles qu'il aperçoit, son esprit doit être plus étonné, lorsqu'il saura que toutes ces étoiles sont autant de soleils semblables au nôtre ; qui ont vraisemblablement comme lui leurs planètes et leurs comètes : lorsque l'astronomie lui apprendra que ces soleils sont placés à des distances si prodigieuses de nous, que toute la distance de notre soleil à la terre n'est qu'un point en comparaison ; et que quant à leur nombre que notre vue paraît réduire à environ deux mille, on le trouve toujours d'autant plus grand, qu'on se sert de plus longs télescopes : toujours de nouvelles étoiles au delà de celles qu'on aperçoit, point de fin, point de bornes dans les cieus.

Toutes ces étoiles paraissent tourner autour de la terre en vingt-quatre heures : mais il est évident que la révolution de la terre autour de son axe doit causer cette apparence. Elles paraissent encore toutes faire autour des pôles de l'écliptique une révolution dans l'espace de vingt-cinq mille ans ; ce phénomène est la suite du mouvement conique de l'axe de la terre. Quant au changement de situation de ces étoiles qu'il semble qu'on dût attendre du mouvement de la terre dans son orbite, toute la distance que la terre parcourt depuis une saison jusqu'à la saison opposée, n'étant rien par rapport à sa distance aux étoiles, elle ne peut causer de différence sensible dans leur aspect.

Ces étoiles, qu'on appelle fixes, gardent entre elles constamment la même situation : pendant que les planètes ou étoiles errantes

changent continuellement la leur, dans cette zone où nous avons vu que tous leurs orbites étaient renfermés, et que les comètes, plus errantes encore, parcourent indifféremment tous les lieux du ciel.

Quelquefois, on a vu tout à coup de nouvelles étoiles paraître : on les a vues durer quelque temps, puis peu à peu s'obscurcir et s'éteindre. Quelques-unes ont des périodes connues de lumière et de ténèbres. La figure que peuvent avoir ces étoiles et le mouvement des planètes qui tournent peut-être autour, peuvent être les causes de ces phénomènes.

Quelques étoiles qu'on appelle nébuleuses, qu'on ne voit jamais que comme à travers d'atmosphères dont elles paraissent environnées, nous font voir encore qu'il y a parmi ces astres beaucoup de diversités.

Enfin des yeux attentifs, aidés du télescope, découvrent de nouveaux phénomènes : ce sont de grands espaces plus clairs que le reste du ciel, à travers lesquels l'auteur de la théologie astronomique a cru voir l'Empirée ; mais qui plus vraisemblablement ne sont que des espèces d'astres moins lumineux et beaucoup plus grands que les autres, plus aplatis peut-être, et auxquels différentes situations semblent donner des figures irrégulières.

Voilà quels sont les principaux objets du spectacle de la nature. Si l'on entre dans un plus grand détail, combien de nouvelles merveilles ne découvre-t-on pas ? Quelle terreur n'inspire pas le bruit du tonnerre, et l'éclat de la foudre, que ceux même qui niaient la divinité ont regardés comme si propres à la faire craindre ? Qui peut voir sans admiration cet arc merveilleux qui paraît à l'opposite du soleil, lorsque par un temps pluvieux les gouttes répandues dans l'air séparent à nos yeux les couleurs de la lumière ? Si vous allez vers le pôle, quels nouveaux spectacles se préparent ! Des feux de mille couleurs, agités de mille mouvements, éclairent les nuits dans ces climats, où l'astre du jour ne paraît point pendant l'hiver. J'ai vu de ces nuits plus belles que les jours, qui faisaient oublier la douceur de l'aurore, et l'éclat du midi.

Si des cieus on descend sur la terre, si après avoir parcouru les plus grands objets, l'on examine les plus petits, quels nouveaux prodiges ! Quels nouveaux miracles ! Chaque atome en offre autant que la planète de Jupiter.

LE CARDINAL MAURY.

BOSSUET.

Au seul nom de Démosthène, mon admiration me rappelle celui de ses émules avec lequel il a le plus de ressemblance, l'homme le plus éloquent de notre nation. Que l'on se représente donc un de ces orateurs que Cicéron appelle véhéments, et en quelque sorte tragiques, qui, doués par la nature de la souveraineté de la parole, et emportés par une éloquence toujours armée de traits brûlants comme la foudre, s'élèvent au-dessus des règles et des modèles, et portent l'art à toute la hauteur de leurs conceptions ; un orateur qui, par ses élans, monte jusqu'aux cieux, d'où il descend avec ses vastes pensées, agrandies encore par la religion, pour s'asseoir sur les bords d'un tombeau, et abattre l'orgueil des princes et des rois devant le Dieu qui, après les avoir distingués sur la terre, durant le rapide instant de la vie, les rend tous à leur néant, et les confond à jamais dans la poussière de notre commune origine ; un orateur qui a montré, dans tous les genres qu'il invente ou qu'il féconde, le premier et le plus beau génie qui ait jamais illustré les lettres, et qu'on peut placer, avec une juste confiance, à la tête de tous les écrivains anciens et modernes qui ont fait le plus d'honneur à l'esprit humain ; un orateur qui se crée une langue aussi neuve et aussi originale que ses idées ; qui donne à ses expressions un tel caractère d'énergie, qu'on croit l'entendre quand on le lit, et à son style une telle majesté d'élocution, que l'idiome dont il se sert semble changer de caractère, et se diviniser en quelque sorte sous sa plume ; un apôtre, qui instruit l'univers en pleurant et en célébrant les plus illustres de ses contemporains, qu'il rend eux-mêmes, du fond de leurs cercueils, les premiers

instituteurs et les plus imposants moralistes de tous les siècles ; qui répand la consternation autour de lui, en rendant, pour ainsi dire, présents les malheurs qu'il raconte, et qui, en déplorant la mort d'un seul homme, montre à découvert tout le néant de la nature humaine ; enfin un orateur dont les discours inspirés ou animés par la verve la plus ardente, la plus originale, la plus véhémement et la plus sublime, sont, en ce genre, des ouvrages absolument à part, des ouvrages où, sans guides et sans modèles, il atteint la limite et la perfection des ouvrages classiques, consacrés, en quelque sorte, par le suffrage unanime du genre humain, et qu'il faut étudier sans cesse, comme dans les arts on va former son goût et son talent à Rome, en méditant les chefs-d'œuvre de Raphaël et de Michel-Ange. Voilà le Démosthène français ! voilà Bossuet ! On peut appliquer à ses écrits oratoires l'éloge mémorable que faisait Quintilien du Jupiter de Phidias, lorsqu'il disait que cette statue avait ajouté à la religion des peuples.
